

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 19

Artikel: Dans un oeuf
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sont punies selon leur nature et leur gravité par le retranchement de notes favorables ; le recul dans une classe inférieure ; la réclusion en géôle ou dans le cachot ténébreux, au régime de la soupe et de l'eau pour toute nourriture.

En cas d'évasion ou de tentative d'évasion, le détenu est mis aux fers pour un temps fixé par le Conseil d'Etat, sur le préavis de la commission d'inspection.

L. M.

Le monstre.

Sous ce titre, le *Voltaire*, de Paris, publie les lignes suivantes que nous nous empressons de reproduire, puisqu'elles ne font que confirmer ce que nous avons dit sur le même sujet, il y a quelque temps.

« La description de cet épouvantail redoutable a été bien souvent faite ; elle a même dégénéré en scie, mais il est des scies qu'il est bon de perpétuer : c'est encore le seul moyen de se faire entendre... Je n'ai pas dit « de se faire comprendre ».

Oui... vous le connaissez tous ce monstre, *monstrum horridum, informe, ingens*. Il est gigantesque, horrible... dans sa beauté, et tient à la fois du ballon Giffar, du dôme des Invalides et de la tour Eiffel ; *sa croupe se recourbe en replis tortueux*, c'est un fouillis inextricable de paille, de plumes, de fleurs, de dentelles, de rubans, d'oiseaux, d'animaux empâillés ! Bref, de tout ce que peut échafauder l'ingénieuse perversité d'une modiste — *di primo... capello !*

D'une modiste, oui, mesdames, car le monstre (vous l'avez deviné) n'est autre chose que le chapeau, ce meuble jugé par vous indispensable pour aller au théâtre, et dont nous, messieurs, nous sommes tous victimes, martyrs !

Une femme comme il faut ou non, croirait avoir perdu quelque chose de ses charmes, si, dans une salle de spectacle, sa coiffure ne protestait énergiquement en bouchant la vue à une douzaine de spectateurs. Cet agrément pyramidal se prête, du reste, énormément, à ce genre d'exercice.

Sur la tête de votre voisine de droite ou de gauche, il vous aveugle ; derrière vous, il vous chatouille désagréablement la nuque, vous obligeant à baisser les yeux comme une petite pensionnaire égarée au Palais-Royal, ou bien à esquisser une pantomime des plus comiques, des moins distinguées. Mais devant, oh ! devant !... Mieux vaudrait avoir, entre la scène et soi, un parapluie ouvert qui pourrait, en cas de panique, vous préserver des boîtes de sardines, ou des pommes cuites lancées par des titis en délice, mais le monstre ne vous préserve même pas la vue : Fatal, imposant, inévitable, il ne porte dans son sein aucun remède.

Parfois, un spectateur naïf qui a bel et bien payé sa place et en veut pour son argent, cherche à ruser avec l'adversaire ; alors, il incline alternativement la tête de droite à gauche, de gauche à droite et *vice versa*, usant de feintes habiles pour attraper un bout d'horizon ; mais le chapeau, prompt à la riposte, se penche dans le même sens légèrement... oh ! bien légèrement : il en faut si peu

pour vous aveugler. Seulement, ce mouvement de pendule finit par infliger un torticolis terrible au malheureux vaincu et une douce hilarité aux spectateurs plus roublards, qui ont su éviter la lutte.

Je me suis laissé dire qu'à Vienne, en Autriche, vous savez bien !... de l'autre côté de la Tour Saint-Jaques, presque aussi loin que le théâtre de l'Opéra-Comique — les dames venaient au spectacle en coiffures de soirée, la tête aussi nue que le *répertoire de l'Eden-Concert*. Mais cet idéal est par trop idéal et, sans imposer à nos charmantes et coquettes Parisiennes, l'abandon de leur indispensable, ne pourrait-on pas adopter une mesure mixte, par exemple l'installation au contrôle d'un gabarit qui ne laisserait passer que des chapeaux d'un calibre moyen.

Pour ma part, comme je souffre encore d'un torticolis-chapeau-monté, attrapé à la dernière première, je préviens mes voisines inconnues que je suis décidé à ne venir au théâtre qu'avec une demi-douzaine de coussins sous le bras, afin de surmonter l'obstacle ou de l'anéantir, avec mes projectiles.

J'encours assurément une amende, mais j'économise le docteur et, pour sauver ma tête, mon cœur ne balance pas !

Voyons, mesdames, de l'indulgence, vous qui êtes si bonnes, si aimables... S'il vous faut une compensation, augmentez vos... tournures, mais, de grâce, diminuez vos chapeaux !!!

Charles ROUSSEAU.

Dans un œuf.

Sous ce titre, le *Journal de l'agriculture du Nord* publie un intéressant article auquel nous empruntons ce qui suit :

Vous qui vous plaisez à tremper une fine mouillette dans un œuf à la coque tout frais pondu ; vous surtout, qui aimez à le gober tout cru, en cassant la coquille par un bout, et la piquant à l'autre avec une épingle, vous ne vous doutez pas de ce qui peut se cacher sous la coquille intacte d'un œuf de poule.

— Quest-ce qui peut bien, direz-vous, se cacher dans un œuf qui s'est formé, développé et muré dans une coquille protectrice sans ouverture, au sein même de l'oiseau, à l'abri de tout contact extérieur et de toute invasion étrangère ?...

Chercher un cheveu dans un œuf, est un adage qu'on adresse, en Italie, aux ergoteurs, brasseurs de mauvaise raisons, chercheurs de midi à quatorze heures, fendeurs de poils en quatre.

C'est qu'on croit, en effet, que dans un œuf formé par la main même de mère Nature, au fin fond des organes d'une poule, ayant d'avoir eu aucun rapport avec le monde corrompu, il ne peut exister que les purs éléments qui constituent un œuf.

Il y a quelques jours, cependant, une dame, ouvrant un œuf à la coque, et au moment d'y ajouter quelques grains de sel, aperçoit dans le blanc quelque chose d'insolite : Un cheveu ! Que dis-je, un cheveu, c'était un crin, noir, dur, raide, long de 40 centimètres, embrouillé, tortillé comme ces petits tempos crépus que les cardeuses plantent en quinconce sur les matelas.

Ajoutons qu'on a trouvé dans les œufs un certain nombre d'objets assez hétéroclites. Une fois, c'était une feuille sèche chiffonnée et enroulée dans le jaune, sans doute par une sorcière ; une autrefois, c'était une épingle, une autrefois encore un clou !

On y a même trouvé un henneton tout entier douillettement enmaillotté dans le blanc d'un œuf dont il avait déformé et refoulé le jaune pour se loger. Plus fort encore que cela : on affirme qu'en distribuant de l'avoine à ses poules, une dame perdit sa bague un peu large pour son doigt ; quelques semaines après, en cassant un œuf... O merveille ! dans l'œuf elle voit briller quelque chose... sa bague !

Ces faits, relativement très rares, sont certains et s'expliquent clairement. L'œuf se forme dans l'ovaire, mais il ne se compose encore que de ce qui sera le jaune. Il se détache alors et descend le long d'un conduit, l'*oviducte*, dans le parcours duquel il reçoit ses autres éléments. C'est ainsi qu'il traverse, au bout de quelques heures, une région dont les parois sont tapisées de glandes sécrétant de l'albumine : il s'entoure ainsi d'une couche épaisse de cette matière filante et visqueuse, c'est le blanc de l'œuf. Puis il descend encore dans une partie dont les glandes sécrètent une matière calcaire, d'abord liquide, mais qui se solidifie rapidement à l'air, et qui, se déposant sur l'œuf, forme la coquille.

Ainsi complété, l'œuf arrivé à la dernière partie de l'*oviducte*, qui débouche, non pas au dehors, mais dans une poche appelée *cloaque*, dont l'orifice sert successivement à l'expulsion des excréments et des œufs.

Dans l'acte de la ponte, il se produit une sorte de renversement du cloaque en dehors ; celui-ci se retourne plus ou moins comme un doigt de gant. Sa surface interne, enduite d'un mucus lubrifiant, peut ainsi se trouver en contact avec le sol sur lequel la pondeuse est accroupie ; et, s'il y a quelques petits objets, poils, feuilles sèches, épingle, insectes, une bague même, ils peuvent rester agglutinés à la muqueuse du cloaque, et quand celui-ci rentre peu à peu dans le corps de l'oiseau, être entraînés par les contractions de l'organe jusqués dans l'*oviducte*.

Le corps étranger rencontre un œuf opérant sa descente et dont la coquille n'est pas encore formée.

Le voilà pris dans la glaire, engagé dans le blanc, si bien que, quand un peu plus tard, l'œuf se revêt de sa coquille, le corps étranger se trouve emprisonné sous la couche calcaire.

Le commerce avant tout. — Tous les duels ne finissent pas aussi malheureusement que celui dont nous avons parlé dans notre précédent numéro.

A la suite d'une querelle de café, deux bons bourgeois résolurent de se tirer mutuellement dessus par un bel après-midi d'été.

Dès qu'on fut arrivé sur le terrain, un témoin de chaque partie — un négociant en vins et un clerc d'avoué — se mirent en devoir de charger les armes dans un coin écarté, tandis que les combattants se tenaient face à face à trente pas, tout de noir vêtus, le collet de la redingote relevé, le chapeau rabattu sur les yeux, — la tenue classique, quoi !

Deux, trois, puis cinq minutes se passèrent sans qu'on vit reparaitre les deux chargeurs.

Les deux hommes noirs commençaient à trouver le temps bien long. Dame !

Enfin, à bout de patience, l'un des combattants quitta sa place, rejoignit les deux témoins retardataires qu'il trouva accroupis sur le sol, en face de la boîte aux pistolets et en train de dialoguer avec animation.

Un peu interloqué, notre duelliste s'avança à pas

de loup derrière les orateurs et voici ce qu'il entendit :

— Je vous assure, disait le négociant en vins, qu'à 250 francs la pièce, ce n'est pas trop cher.

— Pardon ! rispota l'autre, je n'ai jamais payé mon vin plus de deux cents francs... Coupons la poire en deux.

Les deux témoins d'occasion — plus négociants que témoins — avaient tout bonnement oublié, dans le feu de la discussion, leurs infortunés clients.

La rencontre se termina d'une façon imprévue ! Les adversaires se réconcilièrent et s'unirent pour flanquer une formidable tripotée à leurs mandataires infidèles.

Mais tous les duels au pistolet ne peuvent évidemment se terminer ainsi.

Lo respect dè l'autorità.

Dein lo teimps (ne sé pas se cein sè fâ adé ora), quand, dein on veladzo, on volliavè férè certains z'ovradzo que y'a, dâi z'ovradzo que vouâitivont la coumouna, on senavè lo coumon, et dè tsaquè mâison, cauquon dévessâi allâ, on uti su l'épaula, sé djeindrè ai z'autro po allâ s'âidi à férè lo travau.

On dzo qu'à M. on avâi senâ lo coumon po allâ courâ lè terreaux lo long dâi tsemins, lâi sè troviront tota 'na beinda, et mémameint lo syndiquo que lâi étai z'u avoué on petsâ ; et tandi que lè z'ons fratsivont avoué onna bessa lè dou cotés dâo terreau, dâi z'autro petsivont pè lo fond po écouennâ l'herba que lâi avâi cru, après quiet y'ein a que saillessont tota cllia hourtiâ avoué la pâla rionda, et que lè z'autro mettient cé rablion ein petits moués lo long dâo tsemin.

Adon cé dzo iò lo syndiquo sè trovavè ào coumon, l'étai li, coumeint dè justo, que coumandâvè, et on est syndiquo ào bin on ne l'est pas ! et quand on l'est, ne faut pas que lè z'autro vo traitéyont coumeint on taupi. Permi lè z'hommo qu'étiont perquie, y'ein avâi ion qu'avâi adé oquie à démandâ ào syndiquo et lâi desâi tot bounameint : Djan ! L'étai adé Djan cosse, Djan cein, que n'éstrandzi dâo défrou qu'arrâi passâ perquie n'arâi jamé pu peinsâ que cé à quouï on desâi dinsè Djan étai dein lè z'autorità. Assebin lo syndiquo, qu'avâi coumeint diont lè dzeins éduquâ, « la concheince dè sa dignità », et qu'étai eimbétâ d'adé s'ourè criâ : Djan ! sè revirè contrè lo gaillâ et lâi fâ : — Dis-vâi, tsancro dè Bollion ! est-te que lo mot dè syndiquo tè couâi la botse, que te ne pouéssè jamé lo mè derè ?

On contréveint molési à clliourè.

On compagnon qu'avâi sâi, avâi volliu s'amusâ à sè dessâiti avouè dâo novâ, et ma fâi lo trovâ tant bon que l'en pre onna bombardâie à férè peinsâ : à moi les murs, la terre m'abandonne ! Après avâi prâo einradzi, l'arrevè tant bin què mau découte la mâison iò démâorâvè ; mâ arrevâ quie, ne sé pas se sè guibaùlès lâi refusont lo serviço, ào bin se la téta étai étourla à tsavon, mâ tantiâ que s'étai lè quattro fai ein l'ai ào carro dâo mouret, et que restè quie. Pè bounheu que lâi sè trovâ à l'ombro, kâ fa-